

E.D. BLODGETT, FIN LECTEUR DE LA PREMIÈRE FEMME DE LETTRES DU FAR OUEST FRANCO-CANADIEN

Pamela V. Sing

Université de l'Alberta

30 Dès 1966, l'année où E.D. Blodgett est entré en poste à l'Université de l'Alberta, il a joué un rôle clé dans le département de littérature comparée qui, en 1969, s'est doté de programmes des premier jusqu'au troisième cycles pour devenir un département à part entière. À l'époque, notait Blodgett en 2009, tandis que le poststructuralisme français et la théorie féministe infléchissaient le mode des interrogations intellectuelles pratiquées dans les universités françaises et américaines, les sphères politico-culturelles au Canada étaient principalement préoccupées par l'économie et par le séparatisme. Aussi la mise en application de la Loi sur les mesures de guerre lors de la Crise d'octobre de 1970 a-t-elle entraîné une diminution de l'étude de la littérature canadienne-française au Canada anglais. Blodgett assurait que tel ne serait pas le cas à Edmonton. Dans le cadre d'un cours d'études supérieures qu'il avait créé, le chapitre portant sur l'Ouest canadien incluait des textes de quatre écrivains d'expression française : deux hommes d'origine française, Georges Bugnet (1879-1981), qui s'est établi en Alberta en 1905 et y a vécu jusqu'à la fin de sa vie, et Maurice Constantin-Weyer (1881-1964), qui a vécu au Manitoba de 1904 jusqu'en 1914; et deux femmes originaires de la prairie canadienne, Gabrielle Roy (1909-1983) et Marguerite-A. Primeau (1914-2010).

Le 26 juin 1974, Blodgett a écrit à Primeau, alors auteure d'un seul roman intitulé *Dans le muskeg* (1960). Expliquant qu'il avait récemment déjeuné avec un collègue qui la connaissait et qu'ils avaient discuté de son roman, Blodgett lui demandait s'ils avaient raison de supposer que les villages représentés dans son « très charmant roman [...] étaient situés dans les environs de St-Paul », le village natal de l'auteure. Il lui expliquait que l'information lui servirait à mieux renseigner ses étudiants au sujet de « l'évolution de la vie française dans nos villages pendant les décades assez récentes ». En citant la pénurie d'écrivains d'expression française provenant du « Canada

de l'Ouest » et ergo, la difficulté de trouver « de la matière française » pour son cours, il cherchait de plus à savoir si elle avait écrit d'autres « contes » et d'autres articles de critique littéraire comme celui qu'elle avait publié sur Gabrielle Roy (Primeau, « Gabrielle Roy »).

De la réponse de Primeau, Blodgett a retenu surtout deux détails : sa connaissance intime de la région et le caractère anonyme, mais typique des villages fictifs qu'elle situait dans le nord-est albertain. Il allait s'en servir en s'impliquant dans le sort du deuxième roman de Primeau, ce qui ferait de lui, le premier d'une poignée de littéraires à faire la lumière sur l'écriture issue de la région du Canada la plus minoritaire de toutes au point de vue de la production et de la diffusion en français, soit l'Alberta et la Colombie-Britannique.¹ Il en découle l'objet de cet article qui, en retraçant le rôle que le critique a joué à l'égard dudit roman, vise à souligner son étonnante sensibilité à l'égard de l'expression littéraire d'une culture minoritaire, à la fragilité de son statut linguistico-culturel et social et à son importance parmi les représentations littéraires canoniques de l'Ouest canadien.

E.D. BLODGETT, « UN ANGLOPHONE ET ARDENT FRANCOPHILE »

En 1966, juste avant de partir en congé sabbatique, Marguerite-A. Primeau a envoyé aux éditions Fides, la maison qui avait publié son premier roman, le manuscrit de ce qui serait son deuxième roman. Entamé à la fin des années 1950, tandis qu'elle venait de perdre son père et la tante maternelle qui avait été comme une deuxième mère pour elle et ses frères et sœurs, le texte raconte l'histoire du sous-directeur d'une école secondaire dans une petite ville du nord albertain, qui, à trente-sept ans, apprend qu'à cause d'une condition médicale datant de son enfance, il ne lui reste que quelques mois à vivre. Faisant le bilan de sa jeune vie, il se rend compte qu'il « s'était laissé vivre comme s'il ne devait rien à la vie. [...] Il] s'était amassé une provende précieuse, et cependant, il avait l'impression qu'il avait fait banqueroute. Son créancier l'attendait au tournant de la route, et il n'avait pas ce qu'il fallait pour acquitter sa dette » (Primeau, *Maurice Dufault* 93). De fait, ayant vécu jusqu'alors dans une indifférence égocentrique, sans s'engager envers qui ou quoi que ce soit, il est devenu d'un cynisme extrême et ne se sent jamais aussi heureux que lorsqu'il est seul. Contraint à céder à la volonté d'un patron qu'il ne respecte pas, dégoûté par l'hypocrisie ainsi que les attitudes et valeurs bourgeoises de ses collègues en plus de se sentir impuissant à discipliner la bande de voyous qui utilise l'intimidation pour obtenir gain de cause, allant jusqu'à persécuter un élève vulnérable, un garçon infirme d'origine polonaise à qui il commence à s'attacher, Dufault démissionne de son poste. Lorsque la sœur de cet élève, tombée enceinte, tente de se suicider, la souffrance des deux jeunes personnes le pousse à agir : il propose à la jeune fille de l'épouser. Son nouveau sentiment

de responsabilité sociale lui permet de donner un sens à sa vie.

Fides ne retient pas le manuscrit et plutôt que de l'envoyer ailleurs, Primeau l'abandonne dans un fond de tiroir jusqu'au 26 février 1978, lorsqu'elle reçoit une lettre de la part de Jean-Marcel Duciaume, professeur de littérature et de traduction à l'Université de l'Alberta et directeur d'une petite maison d'édition d'Edmonton, les Éditions de l'Églantier :

Lors du lancement des *Poèmes* de Georges Bugnet, jeudi le 23 février dernier, le professeur Blodgett, l'honorable Horst Schmid² et moi-même discussions d'un roman que vous auriez écrit après la publication de *Dans le muskeg* et qui serait encore inédit. Nous envisageons la publication éventuelle de ce roman et vous prions de bien vouloir nous en soumettre le manuscrit. [...] Nous sommes déjà assurés d'une subvention à l'édition pour laquelle il nous faut toutefois soumettre un budget avant le 1^{er} mars, vous comprendrez donc l'urgence de cette lettre. (Archives de l'auteure.)

Le 22 mars 1978, Duciaume écrit à Primeau pour l'informer qu'il a reçu le manuscrit **32** de *Maurice Dufault, sous-directeur* et qu'après l'avoir lu « avec le plus vif intérêt, [il l'a] soumis pour lecture à Ted Blodgett qui l'a également bien apprécié, y voyant même une certaine supériorité sur *Dans le muskeg* ». À condition qu'elle accepte de modifier certains passages du premier chapitre—« quant à la suite du roman, nous la trouvons des mieux réussies », ajoute-t-il—, il anticipe de faire paraître l'ouvrage en septembre de la même année.

Un peu moins de cinq ans plus tard, les Éditions de l'Églantier n'ayant toujours pas réalisé le projet de livre, Primeau soumet son manuscrit aux Éditions des Plaines à Winnipeg, au Manitoba et ensuite, après en avoir prévenu Duciaume, elle leur cède le contrat qu'elle a signé avec les Éditions de l'Églantier. Je m'empresse de souligner que ce sont des circonstances hors du contrôle de l'éditeur edmontonien qui l'ont empêché de respecter le contrat, puisque non seulement appuie-t-il la tournure des événements en recommandant à la directrice des Plaines, Annette Saint-Pierre, de publier le manuscrit, de plus, il lui en envoie les maquettes. Il appert alors que Blodgett a écrit un texte censé constituer la préface ou la postface de l'ouvrage, mais c'est seulement à la suite d'un certain nombre de messages que Duciaume le retrouve et l'envoie à Saint-Boniface. Entretemps, le 2 mai 1983, Blodgett écrit à Primeau pour confirmer que sa postface a bien été envoyée à Winnipeg et qu'elle recevra sous peu de bonnes nouvelles au sujet de son livre.

Selon Duciaume, le texte composé par Blodgett est prêt à être imprimé, mais l'équipe des Plaines n'est pas de cet avis. Un rapport de lecture daté du 25 mai 1983, adressé à Annette Saint-Pierre, mais que cette dernière envoie à Primeau, soulignait qu'en plus de nécessiter un nettoyage linguistique, le texte était une critique littéraire plutôt qu'une préface écrite dans le but d'allécher les futurs lecteurs. Au contraire : en en disant trop, opine l'auteur anonyme du rapport, il risquait de « décourager le lecteur au lieu de lui laisser sa curiosité et son jugement. [...] Comme d'autres universitaires, l'auteur ne varie pas ses phrases, aucune interjection, interrogation, etc. C'est 'monochrome' ! » (Archives de l'auteure.)

Mise au fait de la situation et de la solution choisie par Saint-Pierre—qui, tout en disant avoir rassemblé des parties du texte original pour en créer un texte « approprié », propose aussi de publier le texte au complet dans le bulletin du Centre d'études franco-canadiens de l'Ouest—Primeau donne son aval. Puisque Duciaume avait accepté le texte *cinq* ans auparavant, souligne l'écrivaine, que « Monsieur Blodgett, anglophone et ardent francophile, aurait sûrement consenti aux recommandations qui lui auraient été faites » et qu'il s'était montré « très sympathique et franchement enthousiaste à l'égard de [s]on manuscrit », elle ne voulait nullement le blesser. Par ailleurs, ajoute-t-elle, « les critiques universitaires, comme vous le savez, sont naturellement 'monochromes' puisqu'il ne s'agit nullement de création littéraire mais de critique. Je ne trouve pas que cela soit un très grand défaut » (Primeau, lettre à Annette Saint-Pierre ; archives de l'auteure).

UN LECTEUR PAS COMME LES AUTRES

33

La publication en septembre 1983 de *Maurice Dufault, sous-directeur* motive un petit nombre de recensions publiées dans des revues scientifiques francophones et anglophones. Presque toutes sont mitigées. Du côté anglophone, l'une observe que la parution d'un roman d'expression française écrit par une francophone de l'Ouest est un grand événement, mais que contrairement au premier roman de l'écrivaine en question, la récente parution n'explore nullement les relations complexes entre les groupes ethniques et n'intègre pas d'imagerie symbolique et que, de plus, l'attitude élitiste de son protagoniste, son ton formel et sa caractérisation à plat empêchent que le lecteur éprouve de la sympathie pour lui (Dansereau, « Maurice Dufault »). Une autre taxe les réflexions et rêves du protagoniste de « juvéniles », le roman de « dépassé » et l'intrigue de « vieillot » (Ewing 161). Du côté francophone, l'auteure de la première recension mentionnée plus haut s'adresse à un public franco-albertain en réitérant les failles identifiées à l'intention d'un public anglophone, mais se donne la peine de faire ressortir un trait positif et encourage la lecture du roman en soulignant que les lecteurs dans l'ouest ont une responsabilité à lire ceux qui les racontent (Dansereau, « Maurice Dufault » 36). Une seconde recension, publiée dans une revue québécoise, fait ressortir bien des aspects pertinents, voire admirables de l'ouvrage. L'auteur de la recension souligne, par exemple, que le roman pose la question de savoir « comment continuer à vivre quand on sent la mort de si près ? Quand on se dit qu'à 37 ans, on n'a rien fait, rien accompli ni pour soi ni pour la société ? » De plus, il affirme que les affrontements entre le protagoniste et certains étudiants et même son directeur « nous donnent quelquefois d'excellentes scènes » et termine son texte en concluant que « ce sous-directeur qui dérange pas mal de monde [...] se déplace à pas feutrés [et il fera] si bien qu'il finira par croire en lui et à agir en conséquence ». Il demande, toutefois, si c'est « suffisant pour retenir notre attention » (Thério 60).

Toute autre est la lecture qu'E.D. Blodgett fait de l'œuvre... Soulignant d'emblée

la rareté d'un écrivain d'expression française dans l'Ouest, Blodgett commente le caractère modeste du titre de chacun des deux romans de Primeau, mais affirme aussitôt que lesdits titres « cachent un pouvoir à la fois fragile et tenace » (Blodgett, « Primeau » 22). Ensuite, après avoir fourni quelques détails d'ordre biographique au sujet de l'auteure, le critique fait remarquer que celle-ci ayant eu le même « précepteur » que bien des romanciers anglophones, dont W.O. Mitchell et Rudy Wiebe, elle « appartient donc au cercle assez distingué des écrivains albertains qui, si régionalistes qu'ils puissent être, ont revêtu leurs horizons déjà assez larges d'une signification universelle » (« Primeau » 22). Or, si le premier roman de Primeau permettait d'anticiper des scènes humoristiques de la vie rurale, il n'en est rien ici, mais le critique s'empresse de préciser que le style « classique, classique jusqu'à la sécheresse » (« Primeau » 22) a sa raison d'être :

- 34 [C]e roman n'a qu'un seul but, et ne pose qu'une seule question à laquelle toutes les autres sont subordonnées, à savoir : quelle est la signification d'une vie d'homme ou, comme la posait Albert Camus, est-ce que la vie « vaut ou ne vaut pas la peine d'être vécue » ? Voilà la trempe classique et, pour ainsi dire, universelle du roman. (« Primeau » 22)

Selon Blodgett toujours, en raison de sa facture classique et universelle, le roman ne contient pas de scènes descriptives et n'attribue pas à la nature un rôle évocateur servant à prolonger et à intensifier la signification des personnages. À leur place se trouve la seule « répétition des thèmes, utilisée à dessein par l'auteur pour enrichir le récit » (« Primeau » 22) ; il ajoute :

Puisque l'action du roman se passe inlassablement dans l'âme et dans la mémoire de Maurice Dufault, où les autres niveaux de récit se croisent, Dufault lui-même se voit vide de toute épaisseur pour ne devenir que le lieu des tragédies et des tromperies de la vie quotidienne. De dire qu'il est difficile de rester aussi proche de la vie élémentaire, sans recours au mythe ou bien à un réseau d'images sensationnelles, me semble reconnaître la réussite de ce roman. Car Maurice Dufault est justement un homme dont les dernières illusions peu à peu s'envolent. [...]

[F]onctionnaire dans un « High School » situé dans une petite ville fade de province, [... c'est] un homme qui, avant même d'avoir quarante ans, a fait la découverte également fade de la vie quotidienne : « caricature grimaçante d'une réalité encore plus laide ». Une telle banalité est beaucoup plus convaincante qu'il ne semble, car monsieur Dufault appartient de fait aux années cinquante, une période, il faut s'en souvenir, infiniment monochrome. Dans cette ambiance grise, Dufault est tout à fait un enfant du siècle. [... Or si] Dufault n'était pas le croisement de plusieurs vies, son récit serait vraiment circonscrit. Mais toute une série de vies parallèles se rencontrent en effet dans [sa] personne [...], et l'homme qui souffre d'une faiblesse cardiaque depuis son enfance devient, pendant les quelques mois qui lui restent à vivre, le lieu où les intrigues d'amour se nouent et se dénouent constamment. Ce malaise dont [il] souffre [...] n'est pas autre chose qu'un symbole de la condition humaine [...]. Voilà, en effet, les années cinquante et l'un de ses meilleurs représentants. (« Primeau » 23)

Blodgett dévoile alors que la façon dont le protagoniste participe de son époque est tout à fait canadienne, ce qui a certes pour effet de faire voir la francophonie albertaine comme une partie intégrale du tissu socioculturel du pays :

[C]omme beaucoup de héros de romans canadiens, francophones ou anglophones, [la fin de Dufault] semble tragique. À quoi bon, ce changement d'esprit—si nuancé qu'il soit—pour une telle fin, si stérile qu'elle paraisse? [Sa vie...], pourrait-on dire, est si schématique qu'il est difficile d'en être vraiment ému. Mais ce schématisme est caractéristique du roman canadien, jusqu'au point où l'on se demande si c'est le personnage ou ses rapports avec autrui qui est le plus important. Chez Dufault, il s'agit du rite de passage : de l'indifférence à la sympathie pour autrui; de sa jeunesse protégée à un sentiment de paternité; de la mort aveuglée de puérilité à la mort illuminée de l'humanité. C'est un passage menant à travers plusieurs modalités d'action sociale [...]. En choisissant les valeurs familiales, Dufault se distingue du héros américain qui, lui, aurait choisi le suicide, l'évasion par le rêve ou le voyage. (« Primeau » 24)

Le critique en voudrait pour preuve la ressemblance entre Dufault et le protagoniste éponyme d'*Alexandre Chenevert* de Gabrielle Roy, laquelle ressemblance il fait ressortir en reprenant l'approche bachelardienne que Primeau a adoptée pour lire sa contemporaine (voir Primeau, « Gabrielle Roy » 126) : la société ayant besoin de rêveurs dynamiques, capables de transformer la réalité matérielle, les personnages inscrits sous le signe de l'onirisme passif sont « condamnés » à l'improductivité et demeurent inefficaces. Aussi le protagoniste canadien-français séparatiste du premier roman de Primeau, un rêveur idéaliste, se révèle-t-il incapable de sauver son village des effets de la crise économique et voit son statut de leader usurpé par un Irlandais ayant un sens des affaires. Dans *Maurice Dufault, sous-directeur*, en revanche, personne ne possède le « geste ouvrier » et c'est pourquoi c'est un roman « à la fois tragique et classique. Tout comme la tragédie grecque, il purge des émotions—surtout la sentimentalité—et pose des questions fondamentales sur les rapports sociaux » (Blodgett, « Primeau » 25).

Blodgett conclut son analyse en précisant que si les lieux du roman sont racontés à l'aide de force détails, aucun contexte n'est discernable. Il s'agit là, observe-t-il, d'un trait intimement lié à la fragilité de la communauté représentée et dont est issue l'auteure, mais plutôt que d'en souligner le caractère marginal, il met en relief ce qu'elle a en commun avec les chefs-d'œuvre gréco-romains : « C'est un manque, enfin, de rassurance : au-delà de ce petit village, qui peut être n'importe où, [il] n'existe qu'un grand espace plein de silence. Situation tragique à laquelle on ne peut échapper. Un arrière-fond aussi ouvert est, comme chez les anciens, infiniment clos³ » (25).

En 1985, le troisième roman de Primeau, *Sauvage-Sauvageon*, ayant paru aux Éditions des Plaines, l'auteure en envoie un exemplaire à Blodgett. Le 5 avril 1985, il l'en remercie dans un billet écrit en anglais—jusqu'alors, leur correspondance se déroulait en français. Primeau lui ayant signalé le nombre de coquilles dans la publication, le critique cherche à la consoler en lui conseillant de ne pas s'en faire et pour souligner l'insignifiance du problème, ajoute qu'il espère maîtriser le français suffisamment bien pour pouvoir identifier lesdites coquilles.

Le 1^{er} octobre 1985, vraisemblablement après avoir communiqué avec René Dionne, le directeur de la *Revue d'histoire littéraire* publiée par l'Université d'Ottawa, la directrice des Éditions des Plaines, qui est également la co-fondatrice

du Centre d'études franco-canadiennes de l'Ouest,⁴ écrit à Primeau pour dire qu'il serait opportun de consacrer un article à ses trois romans dans ladite revue. Selon elle, le professeur Blodgett, « une autorité reconnue dans le domaine de la littérature, [...] serait l'homme tout désigné pour le faire dans un texte de dix à douze pages » (Saint-Pierre). Aussi demande-t-elle si Primeau voudrait bien communiquer avec le professeur pour l'inviter à le faire pour le 1er janvier 1986. Bien qu'enthousiasmé par la proposition, le critique n'y a pas donné suite.⁵ En 2004, en revanche, tandis qu'il était le récipiendaire du Professorat Louis Desrochers à la faculté francophone de l'Université de l'Alberta, la Faculté Saint-Jean, Blodgett accepte l'invitation de la traductrice calgarienne Maureen Ranson à écrire l'Introduction à sa traduction anglaise de *Maurice Dufault, sous-directeur*.

36 SENSIBILISER LE PUBLIC ANGLOPHONE À L'ÉCRITURE CHEZ UNE FRANCOPHONE MINORITAIRE

En se mettant à la place du lecteur anglophone, Blodgett entame l'Introduction à *Maurice Dufault, Vice-principal* en évoquant l'étonnement avec lequel il avait reçu l'invitation à préfacier la version originale du roman, ce qui l'avait poussé à commencer ladite préface en demandant qui était Marguerite Primeau. Il enchaîne en affirmant qu'un quart de siècle plus tard, la question concernant l'identité de l'auteure est encore de mise au sens qu'elle est toujours relativement inconnue pour le public anglophone du pays. La question se pose alors de savoir si c'est une bonne idée de la faire connaître en anglais, soit auprès d'une communauté de lecteurs qui, à force de connaître l'Ouest canadien au travers des œuvres d'auteurs tels que Margaret Laurence, Alice Munro, Robert Kroetsch ou Aritha Van Herk, auraient des attentes auxquelles ne saurait répondre une œuvre issue d'une petite communauté linguistico-culturelle minoritaire. Celle-ci répond au passé et conçoit l'avenir d'une façon qui l'oppose à la culture dominante : avec un sentiment caché de désespoir non seulement difficile à traduire, mais de plus, qui est étranger à l'esprit de l'Ouest canadien contemporain et du Québec contemporain (Blodgett, « Introduction » xi).

Blodgett exhorte alors le lecteur à bien vouloir conclure à l'exceptionnalité d'une écrivaine qui continue à écrire et à publier en français dans un contexte doublement minoritaire. Parler honnêtement et sobrement d'une telle *petite culture* sans se faire d'illusions quant aux chances d'être lue à Montréal ou à Paris, pour ne parler même pas de Winnipeg ou de Calgary, requiert un grand courage. Ensuite, en invitant le lecteur à imaginer quelles souffrances l'auteure a dû endurer entre la publication de son premier roman en 1960 et celle de son deuxième, vingt-trois ans plus tard, le critique affirme que, dans un certain sens, la figure de Maurice Dufault—qui, tel Albert Camus, remet en question la valeur de la vie—, est investie de cette endurance. Étranger dans la société au sein de laquelle il vit, le personnage cherche instinctivement à protéger ce ou celui qui est différent, incompris, contraire à la norme. En

faisant de sorte que l'avenir d'un étudiant immigrant et de sa sœur soit sûr, le protagoniste transforme le sentiment de résignation qui a dominé jusqu'alors son existence en un acte d'abnégation qui lui permettra de survivre à sa mort imminente. En cela, Dufault est un « héros mineur » (« Introduction » xiii).

Il en ressort le caractère approprié de la facture classique du roman, facture que l'on ne voyait plus dans les littératures anglo-canadienne et québécoise des années 1980. Non seulement s'agit-il d'un marqueur d'une culture minoritaire qui connaît sa place dans l'ordre social, mais aussi et peut-être surtout, d'une façade derrière laquelle se cache le Franco-Canadien de l'Ouest avide de reconnaissance. Dans cette perspective, le refus de recourir au sensationnalisme et d'employer un langage imagé, tout comme l'absence des qualités qu'on retrouve chez les contemporains anglophones de Primeau ne constituent pas des failles. De fait, Dufault présente un défi discret, subtil pour son entourage, au sens que sa seule présence sert à railler l'hypocrisie et les affirmations de puissance chez ses adversaires. Sans cela, le personnage serait facile à oublier, mais son oubli priverait le canon littéraire de l'Ouest canadien de l'un de ses romans les plus significatifs : son protagoniste endure à force de tendre vers la disparition.

Blodgett conclut son texte en observant qu'au bout du compte, le protagoniste chez Primeau est comparable à de nombreux personnages chez Laurence, Kroetsch et Rudy Wiebe, hormis que son endurance s'accomplit sans bravoure et sans nostalgie. Il est « simplement » le signe d'un monde pleinement conscient de péricliter, sans résistance, mais non sans espoir.

* * *

Les textes relativement courts qu'E.D. Blodgett a consacrés au sujet du deuxième roman de Marguerite-A. Primeau n'ont rien perdu de leur pertinence pour le milieu littéraire francophone de l'Ouest canadien.⁶ En guise de conclusion à ce modeste hommage à ses qualités de lecteur de l'expression littéraire de la francophonie la plus minoritaire du pays, je voudrais faire ressortir jusqu'à quel point le critique a vu juste en établissant un lien entre ce que Primeau a eu à endurer en tant qu'écrivaine d'expression française œuvrant au sein d'une communauté sociolinguistique des plus minoritaires et sa construction du protagoniste de *Maurice Dufault*, sous-directeur. À cette fin, je me pencherai brièvement sur une nouvelle inédite que Primeau aurait écrite entre 1988 et 1991, soit presque trois décennies après avoir entamé le manuscrit de son deuxième roman. La nouvelle en question faisait partie du recueil dont l'auteure a soumis le manuscrit d'abord aux Éditions des Plaines en 1991 et ensuite, aux Éditions du Blé en 1992. Le volume a paru enfin en 1996 sous le titre *Ol' Man, Ol' Dog et l'enfant et autres nouvelles*, mais l'auteure en avait supprimé le texte « Le père LeVarick », car il ne lui paraissait pas « au niveau des autres » (Primeau, Lettre au directeur des Éditions du Blé ; archives de l'auteure).

L'intérêt de cette nouvelle réside dans le fait que son protagoniste éponyme présente une version sereine et féministe du héros mineur qu'est Maurice Dufault, ce qui me semble accentuer la similitude entre le personnage et sa créatrice. Vieux prêtre breton devenu un humble vicaire villageois dans l'Ouest canadien, le père LeVarick est tout le contraire de son supérieur, monsieur le curé. Son « entêtement de paysan » (Primeau, « Le père LeVarick » 3) étant resté intact, il préfère se déplacer à pied ou bien monté sur « sa fidèle jument Trottinette⁷ » (Primeau, « Le père LeVarick » 1) plutôt qu'en automobile—« [Q]uand on roule à trente milles à l'heure, comment apprécier le renflement des bourgeons parmi les trembles, admirer les pousses vertes du blé au printemps, se joindre aux vocalises de l'alouette des champs qui s'en donne à cœur joie ? Et comment ne pas s'offrir le luxe de rêver, bercé par le balancement d'une vieille jument ? » (Primeau, « Le père LeVarick » 2). De plus, attaché à sa vieille soutane et à sa barrette ecclésiastique traditionnelle, il n'envie ni le panama ni la chemise et le pantalon noirs qu'affectionne monsieur le curé lorsqu'il joue au tennis, sport que le

38 vicaire ne voudrait même pas pratiquer.⁸ Entièrement conscient que monsieur le curé (qui ambitionne de porter un jour le titre de *Monsignor*) « lui refile les tâches les plus humbles du ministère, [...] il continue son petit train de vie comme bon lui semble » (Primeau, « Le père LeVarick » 3), se contentant de toujours faire à sa guise.

Aussi prend-il toujours le temps, même lorsqu'il presse le pas vers la maison du fermier où un malade l'attend, d'apprécier des détails tels que « le renflement des bourgeons parmi les trembles, [...] ou] les pousses vertes du blé au printemps [...] et] de ressentir un brin d'émotion devant la fragilité des fleurs sauvages au bord de la route ». Son affinité avec les nouveaux commencements et les fragiles mais non moins persistantes formes de vie se manifeste également sur le plan social. Tandis que monsieur le curé se limite à voir les élèves du couvent—lesquelles il « qualifie en douce de têtes de linotte » (Primeau, « Le père LeVarick » 4)—une fois par mois lorsqu'il doit passer commenter leurs notes, le vieux vicaire passe son heure de détente quotidienne au couvent où, chaque soir, il contribue à la formation culturelle et intellectuelle des fillettes en leur racontant des contes et légendes, tout en encourageant leurs réflexions et commentaires.

Des treize pages de texte, huit sont consacrées au récit de ces soirées lors desquelles l'assistant du curé familiarise son jeune public avec une variété de personnages allant de l'âne et du bœuf qui, la nuit de Noël, « remémorent les hauts faits de leurs ancêtres », à Satan, en passant par le fantôme de la mort, *Ankou*, et Merlin l'Enchanteur. Comme le dernier est le personnage préféré des fillettes, le vicaire termine toujours sa visite par le récit de « la belle histoire d'amour » entre Merlin et la fée Viviane. Féministe avant son temps, « le poète-conteur » préface son récit ainsi : « [U]ne gentille jeune demoiselle du nom de Viviane a bien su mystifier à son tour le fameux magicien. Vous voyez, mes enfants, c'est toujours la femme qui a le dernier mot, même contre un enchanteur comme Merlin. » Au terme de son récit, il est ravi d'entendre dire l'une ou l'autre des fillettes : « Nous sommes les plus fines. Comme Merlin a été pris dans les filets de Viviane, celui qui se croira plus malin que nous sera pris à son tour

dans *nos* filets. » Le père LeVarick reprend le chemin du presbytère

le cœur léger, tout heureux d'avoir revécu les anciennes légendes de son pays devant un groupe de fillettes assez éveillées pour reconnaître, et admettre, qu'elles seront toujours les plus fortes, parce que les plus rusées.

—N'en déplaise à monsieur le curé, murmure-t-il dans un grand sourire. (Primeau, « Le père LeVarick » 13)

Le père LeVarick occupe une station socio-professionnelle inférieure et tout ce qui le définit, depuis la pratique de sa vocation jusqu'à ses goûts vestimentaires et littéraires, l'associe à une époque qui appartiendra bientôt à un passé révolu, mais contrairement à Maurice Dufault, il ne s'agit pas pour lui d'endurer stoïquement son état, mais de l'embrasser avec une certaine allégresse subversive. Étranger à la société telle qu'elle est en train d'évoluer, il ne saurait convoiter des honneurs et le pouvoir, ni œuvrer pour le maintien du statu quo, mais consacre son temps et son énergie à préparer un avenir meilleur où la bonté, l'imaginaire, la voix et la perspective des femmes seront considérées comme des valeurs sûres.

39

Par ses valeurs humaines et humanistes, par son intérêt pour l'épanouissement de la gente féminine et par son « féminisme » qui l'amène à mépriser les privilèges et les pratiques « progressives » associées à la réussite sociopolitique réservée aux hommes, le père LeVarick pourrait être considéré comme le porte-parole de son auteure. Elle aimait notamment intégrer dans ses textes des références littéraires, d'ordre mythologique en particulier, et son écriture de paysages et de la nature lui ont toujours mérité des louanges de la part de la critique littéraire. Avant tout, « féministe » avant-gardiste qui conservait tout de même certaines attitudes et valeurs du milieu villageois catholique et patriarcal au sein duquel elle a grandi, Marguerite-A. Primeau a cherché, en tant qu'écrivaine, à donner voix au chapitre aux femmes et à d'autres laissés-pour-compte de la société. Aussi les cinq œuvres (trois romans et deux recueils de nouvelles) qu'elle a fait paraître entre 1960 et 1995, ainsi que les textes inédits qu'elle a abandonnés à travers les années mettent-ils en scène des personnages socialement marginalisés en raison, entre autres, de leur ethnie, de leur âge, de leur sexe, d'une déficience physique ou mentale ou bien de leur statut socioéconomique. Pratiquant différentes formes « douces » de révolte contre les représentants de l'ordre établi, notamment en adoptant un comportement non-conformiste, ces personnages parviennent à endurer leur condition en conservant leur dignité. D'aucuns ont la chance de forger un *communitas*, aussi limité soit-il. Le père LeVarick figure parmi ces derniers. Si le petit vicaire réussit à accepter sa place au monde et ce, avec humour et ironie, voire allègrement, c'est en grande partie grâce aux couventines auprès de qui les légendes et histoires qu'il adore raconter trouvent un accueil des plus chaleureux. Voilà où le bât blesse en ce qui concerne Primeau, toutefois.

Presque toujours comparée à Gabrielle Roy, mais souvent défavorablement, Primeau avait souvent l'impression d'écrire envers et contre tout. Et pourtant, elle est une auteure incontournable pour qui s'intéresse à la littérature d'expression française écrite au Canada à l'ouest du Manitoba et ergo, à la partie de la francophonie cana-

dienne la plus minoritaire de toutes. Professeur et critique littéraire, E.D. Blodgett n'a eu cesse de le reconnaître, de l'enseigner et de le souligner, le plus récemment dans le *Cambridge Companion to Canadian Literature*, où Primeau est l'un des trois écrivains « hors Québec » dont il a traité au chapitre consacré à l'écriture francophone au Canada (Blodgett, « Francophone Writing » 66). Incontestablement, ce fin lecteur a toujours accueilli la voix et l'imaginaire de la première femme de lettres du Far Ouest franco-canadien avec ouverture et acuité.

NOTES

40

1. Hormis les trois ans où elle a séjourné en France, d'abord comme étudiante à la Sorbonne et ensuite comme assistante dans un collège de jeunes filles à Nice, Primeau a vécu et écrit en Alberta jusqu'en 1954 et puis, jusqu'à son décès, à Vancouver. Après avoir pris sa retraite de l'Université de la Colombie-Britannique en 1979, elle a signé deux romans—*Maurice Dufault, sous-directeur* (1983) et *Sauvage-Sauvageon* (1984), ce dernier roman pour lequel elle a obtenu le Prix Champlain—et deux recueils de nouvelles—*Le Totem* (1988) et *Ol' Man, Ol' Dog et l'enfant* (1996), dont la seconde édition, augmentée de deux textes, a paru en 2004. Trois de ces œuvres, celles qui ont paru entre 1983 et 1988 ont été traduites vers l'anglais. C'est considérable, compte tenu du fait que les autres écrivains francophones de marque originaires de l'Alberta écrivent en anglais, bien que, de façon variable, ils incluent un certain nombre d'éléments en français. Voir, à cet égard, Sing, « 'À l'ouest de l'Ouest' ».
2. Schmid était alors le Ministre des Services gouvernementaux et le Ministre de la Culture de l'Alberta.
3. Il semblerait bien que le public ait été davantage touché par la lecture que Blodgett a faite de ce roman que par les autres recensions publiées lors de sa parution en 1983, puisque le public continue de le lire, d'où sa réimpression en 2015. Tel qu'Annette Saint-Pierre l'avait affirmé lorsque les Éditions des Plaines en étaient encore à ses débuts, les œuvres publiées par la maison ne seraient certes pas des bestsellers, mais il fallait apprécier le fait que les auteurs de l'Ouest franco-canadien aient une voix et qu'ils réclament leur place sur la scène littéraire du pays.
4. En 1978, Robert Painchaud, professeur d'histoire à l'Université de Winnipeg et Annette Saint-Pierre, professeure de lettres canadiennes-françaises au Collège de Saint-Boniface, ont créé le Centre.
5. Au moment de recevoir la lettre de Primeau, Blodgett partait séjourner en Europe et disait vouloir communiquer avec monsieur Dionne au sujet de la possibilité de soumettre une étude sur les romans de Primeau à faire paraître dans un autre numéro de la revue. Dans la même lettre, il informait l'auteure que l'une de ses étudiantes avait décidé de traduire en anglais *Sauvage-Sauvageon* pour son projet de maîtrise en traduction littéraire. Ladite étudiante est en communication avec Primeau jusqu'en novembre 1986, après quoi elle semble avoir abandonné le programme. Quant à Blodgett, il consacre quelques lignes au roman qui, en 1986, a valu à son auteure le Prix Champlain, dans *The Cambridge Companion to Canadian Literature*, au chapitre de l'écriture d'expression française « hors Québec » des dernières décennies du XXe siècle. Voir Blodgett, « Francophone Writing » 66.
6. En témoignent notamment certaines études rassemblées dans Sing et Thibeault, *Marguerite-A. Primeau, première femme de lettres francophone du Far Ouest canadien*.
7. De fait, certains traits attribués au personnage correspondent à la biographie de l'auteure. Lorsque celle-ci était institutrice dans des écoles rurales du nord albertain pendant les années 1930, elle se déplaçait à cheval et « sa » jument était à l'origine de plus d'une anecdote circulant parmi ses proches.
8. Jeune fille, Primeau, déjà sensible à la différence entre la liberté dont jouissaient les religieux par rapport aux contraintes qui dictaient le comportement des religieuses, notait que si les premiers pouvaient non seulement jouer au tennis, mais aussi abandonner leur tenue de religieux pour le faire, les

secondes ne pratiquaient jamais de sport et paraissaient en public toujours vêtues de leur costume. (Voir à ce sujet Sing, « Une femme de lettres se fraie un chemin ».) Il en découle l'incontestable lien à établir entre le petit vicaire et les religieuses dont le premier choisit librement d'adopter l'habit.

OUVRAGES CITÉS

- Blodgett, E.D. "Comparative Literature in Canada: A Case Study." *Canadian Review of Comparative Literature/Revue canadienne de littérature comparée*, vol. 36, no. 2, 2009, pp. 308-320. Repris dans *Comparative Literature for the New Century*, sous la direction de Giulia De Gasperi et Joseph Pivato, McGill-Queen's UP, 2018, pp. 289-303.
- . "Francophone Writing." *The Cambridge Companion to Canadian Literature*, sous la direction d'Eva-Marie Kröller, Cambridge UP, 2004, pp. 49-69, epdf.pub/the-cambridge-companion-to-canadian-literature-cambridge-companions-to-literatur.html
- . "Introduction." *Maurice Dufault, Vice-principal*, par Marguerite Primeau, traduit par Maureen Ranson, U of Calgary P, 2006, pp. ix-xvi.
- . Lettre à Marguerite Primeau. 26 juin 1974, archives personnelles de Pamela V. Sing.
- . « Primeau, Marguerite, *Maurice Dufault, sous-directeur*, Éditions des Plaines, Saint-Boniface, Manitoba, 200 pages, \$7.95. » *Le Bulletin du CEFCO*, vol. 15, 1983, pp. 22-25.
- Dansereau, Estelle. « Maurice Dufault, sous-directeur, Marguerite Primeau. » *Canadian Ethnic Studies*, vol. 16, no. 2, 1984, pp. 128-29.
- . « *Maurice Dufault, sous-directeur*, Marguerite-A. Primeau. » *La Revue Littéraire de l'Alberta*, vol. 2, 1984, p. 36.
- Duciaume, Jean-Marcel. Lettre à Marguerite Primeau, 26 février 1978, archives personnelles de Pamela V. Sing.
- . Lettre à Marguerite Primeau, 22 mars 1978, archives personnelles de Pamela V. Sing.
- Ewing, Ronald. « Condition humaine. » *Canadian Literature*, vol. 102, 1984, p. 161.
- Primeau, Marguerite-A. "Gabrielle Roy et la prairie canadienne." *Writers of the Prairies*, sous la direction de Donald G. Stephens, U of British Columbia P, 1973, pp. 115-28.
- . Lettre à Annette Saint-Pierre, 14 juin 1983. Archives personnelles de Pamela V. Sing.
- . Lettre au directeur des Éditions du Blé, 2 février 1994. Archives personnelles de Pamela V. Sing.

---. *Maurice Dufault, sous-directeur*. Plaines, 1983.

---. *Ol' Man, Ol' Dog et l'enfant et autres nouvelles*. Blé, 1996.

---. « Le père LeVarick. » Nouvelle inédite rédigée vraisemblablement entre 1988 et 1991. Archives personnelles de Pamela V. Sing.

---. « Saint-Paul-des Métis. » *Alberta, village sans mur(s)*, sous la direction d'Estelle Dansereau, Pamela V. Sing, Eileen Lohka et Paul Dubé, PU de Saint-Boniface, 2005, pp. 7-14.

---. *Sauvage-Sauvageon*. Plaines, 1985.

---. *Le Totem*. Plaines, 1988.

Rapport de lecture adressé à Annette Saint-Pierre, 25 mai 1983, archives personnelles de Pamela V. Sing.

Saint-Pierre, Annette. Lettre à Marguerite Primeau, 1^{er} octobre 1985, archives personnelles de Pamela V. Sing.

42

Sing, Pamela V. « 'À l'ouest de l'Ouest' : Extrême minorisation ». *Les littératures franco-canadiennes à l'épreuve du temps*, sous la direction de Lucie Hotte et François Paré, PU d'Ottawa, 2016, pp. 142-67.

---. « Une femme de lettres se fraie un chemin. » *Marguerite-A. Primeau, première femme de lettres francophone du Far Ouest canadien*, sous la direction de Pamela V. Sing et Jimmy Thibeault, Éditions David, 2020, pp. 31-74.

Sing, Pamela V., et Jimmy Thibeault, directeurs. *Marguerite-A. Primeau, première femme de lettres francophone du Far Ouest canadien*. Éditions David, 2020.

Thério, Adrien. « *Maurice Dufault, sous-directeur* de Marguerite Primeau. » *Lettres québécoises*, vol. 32, 1983-84, p. 60.